

LA

Campagne Electorale

La campagne électorale qui s'ouvre promet d'être active, mais, n'a, croyons-nous, rien d'alarmant pour le parti démocrate.

Comme on devait s'y attendre, les désappointés, ceux qui n'ont pas été appelés au partage des emplois, expriment leur mécontentement, et désertent les rangs du parti régulier pour se rallier à une coterie qui seule, d'après elle, peut donner à notre ville un bon gouvernement.

Le parti démocrate a déjà proclamé la liste de ses candidats, tandis que les Jacksoniens, la coterie, n'a pas encore complété la sienne. Si les candidats du parti régulier ne sont pas tous acceptables à la population, il en est, et le plus grand nombre, qui réunissent toutes les qualités voulues, l'honnêteté, la compétence et la fermeté, pour assurer à notre ville une parfaite administration de ses affaires.

Plus tard, nous nous occuperons, par le détail, de chacun des deux tickets; nous ne voulons aujourd'hui parler que des deux candidats les plus en vue, M. Paul Capdevielle et M. Walter C. Flower.

Tous deux sont fort honorablement connus, comme hommes, c'est chose admise, incontestée. Des le premier jour de sa candidature, il a circulé sur le compte de M. Capdevielle, un bruit qu'il a réduit à néant par la dénégation la plus absolue.

Des feuilles, que rien n'arrête, pas même la calomnie, et qui parlent en Caton, sans preuves aucunes, sur des "on dit" seulement, se trouvant pas M. Capdevielle de leur choix, parce que sa fermeté de caractère est trop connue, et qu'il n'aura pas pour la Presse ces complaisances, ces faiblesses sans lesquelles on ne gagne pas ses bonnes grâces, ces feuilles disons-nous, ne pouvant s'attaquer à son honorabilité, à sa droiture, cherchent à infiltrer dans la classe ouvrière, ce subtil poison qui s'appelle la calomnie; elles cherchent à lui aliéner cet élément sans lequel il n'y aurait pas de démocratie, en lui montrant M. Capdevielle sous un aspect autre que le vrai: l'ami du travailleur, l'ami du peuple.

Toutes les inanités qui se débitent sur le compte du candidat du parti démocrate, tous les mots qu'on lui attribue et que la malveillance seule a enfantés, ne l'atteignent pas, nous en avons la persuasion. Le parti qui en a fait son porte-étendard et ses amis ne s'émeuvent nullement de ces vaines attaques; ils ont conscience de sa force et savent que ses détracteurs sont dans leur rôle.

Ces mêmes feuilles qui appellent de tous leurs vœux un bon gouvernement—avec un tantinet de duplicité—qui voudraient voir notre ville la plus prospère de toute l'Union, ne font-elles pas tout ce qu'elles peuvent pour qu'il en soit autrement, pour lui nuire en détruisant notre commerce par leurs nouvelles à sensation, fausses le plus souvent?

Toutes les calomnies auxquelles M. Capdevielle est en butte dans le moment, tomberont d'elles-mêmes avant le jour de l'élection; et si les suffrages de ses concitoyens l'appellent aux fonctions de maire, M. Capdevielle remplira ces fonctions à la satisfaction générale, qu'on en soit persuadé. Il y fera preuve de compétence, de la plus scrupuleuse honnêteté, de la plus inébranlable fermeté.

La mairie sera aussi accessible à l'humble ouvrier qu'au riche négociant. Si la population a bonne mémoire, elle se souviendra de l'admirable conduite de M. Capdevielle dans une circonstance récente, où une puissante corporation de chemin de fer demandait l'octroi d'un privilège perpétuel au détriment de malheureux propriétaires fonciers. Dans cette circonstance, M. Capdevielle fut le Providence de M. Flower et de quelques-uns de ses collègues de la commission des levées, qui se montraient enclins à accepter l'offre de la corporation, mais en ont été empêchés par lui. En acceptant cette offre, ils eussent ouvert d'opprobre, d'iniquité.

Si M. Capdevielle est maire de la Nouvelle-Orléans, c'est lui qui le sera et nul autre; il sera surtout maire de la Nouvelle-Orléans et non d'une partie de la ville seulement.

La presse a d'explicables engagements, quand ce ne sont pas des intérêts. Souvent, pour des raisons qui échappent à l'observation, elle entoure un homme de popularité, le hisse au pouvoir, mais tôt ou tard elle le met hors du temple, le brise comme une banale idole en découvrant sa médiocrité.

Bureau de Santé d'Etat.

LA SITUATION.

La Question de l'Etablissement des Quarantaines.

Nous venons de recevoir, comme à l'ordinaire, le bulletin quotidien du Bureau de Santé d'Etat de la Louisiane. Nous nous empressons de le reproduire, mot pour mot:

"Nouvelle-Orléans, 14 septembre 1899, 4 heures de l'après-midi.

Pas de nouveau cas. Jusqu'à date, sept cas, dont un mortel. Les autres sont convalescents et vont de mieux en mieux.

Tous internés dans un même quartier de la ville. Il y a un cas à la Pa-se Christian. J'y ai envoyé un inspecteur médical. Je vais y installer un officier sanitaire qui y restera, et qui sera chargé de veiller à ce que toutes les mesures nécessaires soient prises, pour y assurer l'isolation et la désinfection.

Le seul cas qui se trouve à Mississipi City est placé sous l'inspection du Dr Gaat, du Bureau d'Etat du Mississipi.

EDMOND SOUCHON, M. D., Président du Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane.

Comme nos lecteurs vont en juger, les réglemens relatifs à la quarantaine sont très stricts, et personne n'y peut déroger. Le Bureau d'Etat seul est juge en une aussi grave matière. Le fait qui vient de se passer dans la ville d'Alexandrie, Lne., et qui fait l'objet de la correspondance suivante, en est une preuve manifeste.

Le Dr R. L. Randolph, membre du Bureau de Santé d'Alexandrie, s'était cru le droit d'établir, de sa propre autorité, et en qualité de membre du Bureau de Santé d'Etat, la quarantaine dans son district. Cette quarantaine vient d'être déclarée illégale et nulle.

Voici les déclarations du Dr Souchon à cet égard:

"Aucun membre du Bureau d'Etat ne peut individuellement déclarer une quarantaine. Le Bureau d'Etat seul peut le faire, en sa qualité de Bureau, et après un vote de la majorité, durant une séance où il y aura eu le quorum voulu.

Les Bureaux locaux, en leur qualité de Bureaux, peuvent, avec l'appui et la coopération des jurés de police et des conseils municipaux, déclarer et établir des quarantaines, mais leurs décisions sont soumises aux décisions supérieures du Bureau de Santé d'Etat.

Le Bureau d'Etat ne peut être tenu responsable des dépenses et des conséquences qui peuvent résulter de l'établissement illégal et non autorisé de quarantaines, et il ne peut, en outre, les maintenir et les soutenir.

Par conséquent, la quarantaine déclarée par le Dr Randolph, membre du Bureau de Santé d'Etat, dans son district, est déclarée par l'avocat de ce Bureau, non autorisée par la loi, et ne peut être sanctionnée par ce Bureau.

EDMOND SOUCHON, M. D., Président du Bureau de Santé de l'Etat.

On ne saurait trop approuver cette rigidité dans l'application des réglemens relatifs à la quarantaine. Il y a, en effet, de la sûreté de nos existences à tous, de celles de nos familles et, par dessus le marché, des graves intérêts publics et privés qui peuvent être lésés par un acte imprudent ou arbitraire du premier docteur venu.

Un grand drapeau.

Le plus grand drapeau du monde est assurément celui que miss Joséphine Mulford, de Madison, Etat de New-Jersey, vient d'offrir à sa patrie, en l'honneur de la guerre hispano-américaine.

Exposé en ce moment à New-York, sous les auspices de la Société des Filles de la Révolution américaine, ce drapeau gigantesque a 30 mètres de longueur sur 18 mètres 90 de large; le champ d'azur qui porte les étoiles de la Confédération a 12 mètres 20 sur 10 mètres 67. Pour confectionner ce drapeau, l'on a fait 325,000 points de couture: un pour chaque soldat ou marin ayant pris part à la campagne!

Chaque étoile a 32 centimètres de diamètre, le nom de l'Etat qu'elle représente y est brodé en or. Plusieurs ont été fabriquées en des villes et des lieux historiques de l'Union: celle de Philadelphie, dans la maison où Betsey confectionna le premier drapeau américain et aussi dans la salle du premier Congrès; celle de New Jersey, à Manistown, dans l'endroit où fut le quartier général de Washington; celle de Virginie, à Mount-Vernon, dans la chambre occupée chez Washington par Lafayette, etc., etc.

On verra ce drapeau l'année prochaine à l'Exposition.

LA MONTRE DE MARAT.

A propos de Charlotte Corday, sait-on où se trouve la montre de Marat?

Cette montre, qui était accrochée à un clou tout près de la baignoire dans laquelle fut assassiné "l'ami du peuple", devint la propriété de la sœur de Marat.

Après le décès de l'héritière de Marat, à Lons-le-Saulnier, la montre du fameux révolutionnaire fut vendue aux enchères à M. Dardenne de la Grangerie. En 1873, après la mort de M.

Quand vous êtes épuisé FAITES USAGE DU

VIN MARIANI

Tonique célèbre dans le monde entier pour le Corps, le Cerveau et les Nerfs. ET EVITEZ LA PROSTRATION CAUSEE PAR LA CHALEUR CHEZ TOUS LES PHARMACIENS. EVITEZ LES SUBSTITUTIONS. Portraits et illustrations en vente chez MARIANI & CIE 52 W. 15TH ST. NEW YORK.

la Grangerie, M. Romand, conseiller général du canton de Seignelay, acheta la montre de Marat à l'Hôtel des Ventes; enfin, en 1892, M. Roblot, directeur d'un journal d'Auxerre, devint possesseur de cette relique qu'il conserve encore parmi d'autres curiosités.

Sur cette montre, qui est fermée par deux boîtiers en argent, sont gravés ces mots: *Nobis quæ la loi, n'aimer que la patrie.* C'est un alexandrin... qui n'est pas de Ponsard.

L'EXPOSITION DE 1900.

Le commissaire général de la section des Etats-Unis à l'Exposition de 1900 vient d'écrire au commissaire-adjoint la lettre suivante:

Je remarque, dans la dernière édition de l'English and American Gazette, qu'il est question de l'érection, à l'Exposition de 1900, d'une statue en or provenant du Colorado. Cette information a été, du reste, publiée par d'autres journaux.

A ce propos, à désirer que vous annonciez officiellement de ma part qu'une pareille exhibition ne sera autorisée, à aucun titre, à l'Exposition des Etats-Unis de 1900.

Nous avons la ferme intention de ne faire figurer à notre exposition ce qui est digne d'y figurer, et nous ne voulons pas encourager l'annonce d'imexactitudes ou des exhibitions qui, dans le genre de celle qui nous occupe, constitueraient, sous un placage d'or, une œuvre trompeuse indignes des Etats-Unis et de l'Etat qui la fourrirait.

J'ai communiqué cette décision à la Commission du Colorado, et je désire que l'on sache en France l'intérêt que nous attachons à ne faire figurer à notre Exposition que des œuvres dignes de notre nation.

Veuille agréer, monsieur le commissaire général adjoint, les assurances de ma parfaite considération.

Signé: FERDINAND PECK, Commissaire général.

Les filles des familles princières.

Un statisticien qui a fait des recherches particulières sur l'état civil des membres des dynasties européennes arrive à des résultats bien pessimistes, relativement à l'avenir de jeunes filles à marier et appartenant à ces familles.

Il y a actuellement soixante et onze princesses en âge nubile et non mariées, tandis que le nombre des princesses du sang en état de convoler en justes noces n'est que de quarante sept.

La situation qui en résulte est d'autant plus embarrassante que la plupart de ces princesses sont de religion protestante et n'ont, par conséquent, même pas à leur disposition le refuge consolant des couvents.

LES LEGS DE Mme HIRSOH.

Il a paru intéressant au Figaro, après avoir énuméré les legs si considérables de la baronne de Hirsch, d'aller voir où en sont les travaux du magnifique Institut biologique de la rue Dutot, construit avec le don de deux millions qu'elle fit peu de temps avant sa mort à l'Institut Pasteur.

Cet édifice est aujourd'hui achevé et on en est aux aménagements intérieurs et à la décoration. Il ne reste plus au dehors qu'à placer sur le fronton la plaque de marbre indiquant la fondation généreuse de la baronne de Hirsch.

Beaucoup plus important que l'Institut Pasteur, l'Institut biologique s'étend, avec ses dépendances, de la rue Dutot à la rue Vaugirard. M. Brébant, l'architecte du premier de ces édifices, a construit le second dans le même style Louis XIII et avec le même goût. Les briques rouges et la pierre de taille s'y allient harmonieusement en un avant-corps flanqué de deux ailes en retrait, qui encadrent un grand amphithéâtre et contiennent une série de vastes laboratoires qui seront en plein travail au début de l'an prochain.

LA MARINE FRANÇAISE.

LES TIRS CONTRE L'AMIRAL PARSEVAL.—UN NOUVEAU TYPE D'OBUS INCENDIAIRE.—Simultanément avec les tirs de pièces de 138mm. 6 à charge de combat effectués tout dernièrement, en rade des Salins-d'Hyères, contre l'Amiral Parseval par les cuirassés de l'escadre et dont le Temps a rendu compte, le croiseur de 2e classe Casara a expérimenté sur la coque du vieil aviso un nouveau type d'obus incendiaire.

Les effets de cet obus ont été foudroyants. Le tir avait lieu sur le côté bâbord du bâtiment condamné où des traits simulaient les cibles. La ligne de flottaison n'a point été atteinte, mais plusieurs éclats d'obus n'ont pas tardé à éndommager fort gravement le Parseval; il ont rapidement provoqué de nombreuses votes d'eau qui ont été successivement éteintes par les équipes de matelots vétérans, réunies à cet effet sur les vapeurs Uile et Tromadaire. Le bois traversé par les éclats n'avait pas moins de 20 centimètres d'épaisseur et était double d'une cuirasse intérieure de 1 centimètre de tôle.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

Le Crescent Theatre touche à la fin de sa seconde semaine de représentations. Après "Have you seen Smith", de joyeuse mémoire, nous avons eu "The Sidewalks of New York", drame mouvementé, criblé de scènes à sensation, qui a obtenu un vif succès.

La troisième semaine est consacrée aux prodiges de prestidigitation de Leon Herrmann, le digne fils d'un des plus célèbres prestidigitateurs du monde moderne. Nous prédisons au Crescent et à M. Leon Herrmann de très beaux succès pendant la semaine qui va commencer dimanche soir.

WEST END.

Un très nombreux public, hier soir, au West End, pour entendre les exécutions de l'orchestre Paolotti. La note générale du concert était gaie, et le succès a été très brillant.

Miss Kittie Leslie et Frank Cushman se sont aussi fait bruyamment applaudir, ainsi que les vœux exhibés par le professeur Reed.



Une des nouveautés de la saison prochaine, un chapeau en feutre poil de chameau beige et marron.

NOTS POUR HIRE

Le comble de l'adresse pour M. André Lebon: —Faire une double boucle avec un cordon de gardiens de la paix.

On demande à Pontbiquet, qui vient de rentrer à Paris, quelles étaient ses distractions à la campagne. —D'abord, tous les matins, la lecture du compte rendu des débats du Conseil de guerre. —Et le reste du temps? —Le reste du temps, nous discutons les dépositives entre voisins.

Les sénateurs des Etats-Unis Wolcott et Teller ont acclimaté la bienvenue au régime au nom de la nation. Le général de brigade Irving a répondu.

Retour des volontaires du Colorado.

Denver, Colorado, 14 septembre.—Les volontaires du Colorado ont été accueillis aujourd'hui à leur retour à la capitale de l'Etat par une démonstration qui rachète le manque d'enthousiasme au moment du départ du régiment pour les Philippines.

Tous les soldats portaient des couronnes de houx des montagnes, et leur route était semée de fleurs. Le gouverneur Thomas a prononcé un discours de bienvenue et a présenté un nouveau drapeau au régiment.

La fièvre jaune à Key West.

Jacksonville, Florida, 14 septembre.—Les rapports reçus aujourd'hui par le Bureau de Santé d'Etat établissent qu'il y a eu deux nouveaux cas de fièvre jaune et un décès à Key West.

Le vapeur Hooker.

Washington, 14 septembre.—Une dépêche du quartier-maître Miller, de Manille, donne des informations sur le vapeur du câble Hooker, qui s'est échoué sur un récif voisin de l'île du Corréridor il y a plus d'un mois.

Les essais de vitesse du "Kearsage".

Washington, 14 septembre.—Le département de la marine a complété les arrangements pour les essais officiels de vitesse du gros cuirassé Kearsage, par la nomination des ingénieurs attachés à la commission des essais.

Cette commission comprend ainsi les membres du bureau régulier d'inspection à la tête duquel se trouve le capitaine Rogers, les ingénieurs Roelker et Webster, du bureau de mécanique, et Zane, de l'arsenal de League Island. Les essais auront lieu au large du cap Porpoise, durant quatre heures.

Liste des navires partis pour la Nouvelle-Orléans.

Table listing various ships and their destinations, including NEW YORK, LIVERPOOL, and other ports.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

14 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

PREMIERE PARTIE.

III FOUINARD ET CIE.

Suite.

tenaient à Diane de Chan-gis, et la noble femme, im-bue des traditions, des préjugés d'autrefois, si honorables qu'ils conduisent parfois à la sublimité, préféra se sacrifier entièrement que de trahir le secret confié à sa délicatesse.

Ah! si elle avait pu se douter un seul instant de ce qu'il y avait d'odieux et de criminel dans la remise de ces lettres, devenant l'ignoble instrument d'une vengeance féminine, peut-être eût-elle avoué la vérité?

Mais son âme élevée, si pure et si loyale, ne pouvait descendre jusqu'à ces bas fonds de la nature humaine et soupçonner une telle infamie, si louguement et si horriblement préméditée.

Elle crut, en sa haute honnêteté, sa sœur véritablement malheureuse et en danger; c'est d'une main et d'un cœur confiants et généreux qu'elle accepta de garder par devers elle l'arme perfide qui devait la frapper et détruire notre bonheur.

Admirable de dévouement, elle supporta la honte, le mépris, la perte de tout son bonheur enfin, pour sauvegarder l'honneur de sa famille; jusqu' alors indemne de toute tache.

—Qu'a-t-elle donc fait, dites-le moi! demanda M. Jacques, hale-bant, et la voix attendrie jusqu'à l'angoisse.

—Elle a recueilli, élevé, enton-ré de sollicitude et de soins un enfant inconnu qui la nomme sa marraine, et que j'ai tout lieu de croire l'innocent et misé-riable fruit de l'amour coupable de sa sœur, le souvenir vivant de la faute commise par l'épouse adultère.

—Et vous connaissez cet en-fant? —Je l'ai aperçu, et c'est à cause des présomptions que je nourris à son égard que j'ai rompu toutes relations avec la com-tesse de Presles, ne voulant pas me trouver un jour face à face avec le malheureux, dont la vue, peut-être, rappellerait l'infâme trahison de sa mère et toutes les souffrances qui m'ont usé le cœur.

Mais de loin, j'admire Mme de Presles, je la vénère comme une sainte, et je regrette, oh! bien profondément, de ne pou-voir lui témoigner tout le res-pect qu'elle m'inspire.

—Oui, c'est une sainte vrai-ment, répliqua M. Jacques. Et c'est justement, mon ami, ce qui m'effraie et m'humilie davanta-ge.

Mon crime fut si grand envers elle que je n'oserais pas même, aujourd'hui, aller à ses genoux implorer sa pitié, son pardon, sans trahir le fils que ma

cruelle lâcheté lui a ravi jadis.

Ah! ce fils qui est le mien, ce cher petit Jean, dont le souvenir me n'a jamais quitté, qui me tient au cœur par toutes les fi-bres intimes, qu'est-il devenu? Ah! mon fils, mon fils!...

En disant cela, Jacques de Presles enfouit son front dans ses mains crispées, tandis qu'une explosion de sanglots rauques secouait ses épaules de frissons douloureux.

Tout à coup, il releva la tête, sous l'impulsion d'une pensée subite: —Etes-vous certain, demanda-t-il, que l'enfant recueilli par Mme de Presles n'est pas le sien?...

—Je ne puis rien affirmer, j'o-béis seulement à des présomp-tions, à une sorte d'instinct divi-natoire, à une antipathie inté-rieure inexplicable et violente.

—On, fit M. de Presles son-geur, il y a des sentiments qui ne s'expient pas, et qui pour-tant trompent rarement. Il y a dix ans, continua-t-il, après la découverte de l'épon-ventable vérité, j'ai parcouru la France en tous sens, exploré bien des villages, essayant de décou-vrir la trace des misérables à qui j'avais abandonné le cher et malheureux enfant.

repartis pour le Mexique.

Puis de nouveau repris par l'obsession, par l'indispensable néces-sité, par le vouloir de re-trouver mon fils, je suis revenu cette fois pour toujours, pour jusqu'à la mort!

Cela, c'est l'infécondité! Et je me sens condamné à chercher ainsi toute ma vie, tant que mes forces me permettront d'aller, sans mon corps, une force et mon cœur, en ce chimé-rique et ultime espoir de rendre un jour l'enfant à la mère pour prix de sa pitié, ou de succomber à la tâche.

Car je souffre, mon ami, je souffre horriblement à l'effroyable pensée que je ne puis être pour cette adorable femme, que j'aime de toutes les forces de mon être, qu'un misérable lâche et crimi-nel.

Ah!... songer que je mour-rai, sans doute, sans avoir reçu de ses chères lèvres le bûvier d'éternel adieu!...

—Etes-vous certain, demanda-t-il, que l'enfant recueilli par Mme de Presles n'est pas le sien?...

caractère ferme et loyal comme le vôtre, autant que les conseils de votre esprit ingénieux et réfléchi me seraient d'un puissant secours.

—Vous avez eu raison de compter sur moi, mon cher ami. J'ai beaucoup pensé à tout ce que vous m'avez écrit, durant le long séjour que vous avez fait à l'étranger.

Ces lettres dans lesquelles vous m'ouvriez votre âme tout entière, avec une confiance qui m'honore, vous ont conquis pour toujours mon amitié; aussi n'ai-je pas hésité à répondre à votre premier appel, et ne suis-je pas venu sans projet.

—Merci, vous êtes bon. —Voici ce que je vous propose: Tout d'abord une occupation matérielle et intellectuelle qui, à mon avis, deviendra un dérivatif puissant à votre douleur, et contri-buera, j'en suis certain, à vous rendre, en même temps que le jeu complet de vos facultés, la liberté d'esprit dont vous ne jouissez plus.

Croyez-moi, il n'y a rien que le travail pour rétablir l'équilibre des forces humaines.

Venez chez moi, dans mon usine de Château-Thierry, vous y serez mon associé moral, vous me remplacerez parfois au de-hors; et cela sans difficulté, car je vous adjointrai un auxiliaire précieux, qui, je l'espère, vous deviera très vite sympathique.

Jacques d'un accent cependant hésitant, bien que je ne voie pas encore quels services je pourrai vous rendre.

—Vous saurez cela plus tard. L'auxiliaire dont je vous parle est un jeune ingénieur très intel-ligent, connaissant parfaitement son métier; c'est une nature droite, un caractère sérieux; vous l'accompagnez dans ses déplacements, et peu à peu, il vous initiera à nos affaires.

Enfin, songez de plus, que ces petits voyages au sein du départe-ment de l'Aisne, vos entrées chez les cultivateurs et les fermi-ers faciliteront singulièrement vos recherches paternelles, puis-que les gens à qui vous avez au-trefois confié votre fils, vous ont dit vouloir revenir dans ce pays.

—Vous êtes véritablement un homme de ressources, mon cher ami; et je vous remercie d'avoir eu, dans une excellente pensée, concilier mes besoins et mes dé-sirs, et ainsi mon dernier es-poir.

Je vous demande deux jours seulement avant de vous rejoindre la-bas... là-bas où je serais si près d'elle... si près... et pourtant si loin encore.

Et comme Doltire se levait pour prendre congé, M. Jacques, ou plutôt le comte Presles, lui prit les deux mains et les pressa longuement dans les siennes en disant: —Merci du fond de mon cœur,